

RELIGIONS La guerre en Ukraine rebat également les cartes au sein de l'Eglise orthodoxe. **12**

HISTOIRE VIVANTE Le Montreux Jazz, organisé dès 1967, a rapidement gagné une renommée mondiale. **13**

MAG Après les tracas du Covid, le Festival du film de Fribourg rêve d'avenir. Et suscite une polémique. **19**

WEEK-END

SOLIDARITÉ
11
LE COURRIER
VENDREDI 18 MARS 2022

En Nouvelle-Calédonie, la pandémie de Covid-19 révèle la vulnérabilité du peuple autochtone Kanak et montre la nécessité de valoriser son approche traditionnelle des soins

Tradition kanak contre Covid-19

BERNOIT GODIN, NOUMÉA

Nouvelle-Calédonie ▶ Dans ce territoire français des antipodes, à presque 17 000 km de Paris ou Genève, la pandémie de coronavirus aura été vécue avec un temps de décalage par rapport au reste de la planète. Le variant Omicron n'y a été détecté qu'en janvier. Surtout, malgré quelques incursions du virus vite contenues, cet archipel du sud du Pacifique est longtemps resté Covid-free grâce à un quasi-bouclage de ses frontières. Il a fallu attendre le mois de septembre dernier pour que le Covid-19 frappe. Lourdeur : 12 000 contaminations en trois mois et plus de 270 décès pour une population excédant à peine les 270 000 âmes. Malgré l'absence de statistiques officielles, chacun s'accorde ici sur le fait que les communautés océaniques (non européennes) de la région ont été les plus impactées par la maladie. Et le peuple autochtone kanak en tout premier lieu : début octobre, le chef du gouvernement local avançait que les Kanak représentaient 56% des morts du coronavirus alors qu'ils ne comptent que pour un peu plus de 40% de la population totale.

«Nous parlons d'une société à liens, où les gens doivent en permanence garder le contact avec leur famille, leur clan, où il est compliqué d'envisager les gestes barrières», avance le sociologue kanak Jone Passa. Mais pour lui, cette première explication ne doit pas occulter l'essentiel : «La réalité, c'est que les Kanak sont en très mauvaise santé. Ils ne sont pas seulement les premières victimes du Covid-19, mais aussi des hépatites, de la leptospirose, du RAA (rhumatisme articulaire aigu)... Tout simplement parce que ce sont les populations les plus précaires!» En 2019, un tiers des quelque 112 000 autochtones de Nouvelle-Calédonie vivaient sous le seuil de pauvreté. C'est deux fois plus que dans l'Hexagone, trois fois plus qu'au sein des autres communautés du territoire – océanienne, asiatique et surtout européenne.

«La part maudite de la Nouvelle-Calédonie»

Une précarité qui s'accompagne d'une marginalisation évidente, que confirme l'ensemble des indicateurs sociaux : les Kanak sont les plus touchés par le décrochage scolaire, le chômage, les addictions, les suicides... Jusqu'à la case prison, puisqu'ils représentent 90 à 95% des détenus du territoire selon le ministère français de la Justice. «C'est le lot des peuples colonisés, dénoncé Jone Passa. Nous restons



Noël Billy Cejo distribue des bouteilles de médicament kanak anti-Covid-19 devant le Médipôle de Koutio. BGN

dans une société sans doute plus feutrée qu'auparavant mais toujours coloniale, les inégalités trouvent leur origine dans ce contexte. Nous en sommes encore réduits à être la part maudite de la Nouvelle-Calédonie.» Pour le sociologue, la question de l'accès aux soins n'échappe pas à ce triste constat : «Les Kanak sont de fait exclus d'un système de santé à la française dans lequel ils ne se retrouvent pas forcément. Ils vont souvent aller consulter trop tard, une fois que les problèmes se sont accumulés au point qu'ils n'ont plus le choix.» Et de plaider pour une approche de la médecine plus adaptée au monde autochtone : «Il faut se donner le temps de la rencontre entre les visions occidentales et

kanak de la maladie et du soin, en partant de la réalité des gens.»

Sans négliger la médecine conventionnelle

Cette réalité, c'est par exemple celle de Wacoco Wahna, habitante de Maré, une des îles Loyauté à l'est de la Grande terre. Autour d'un thé et d'une tranche de «pain margarine», elle raconte les plantes qu'elle consomme quotidiennement pour entretenir sa santé. Beaucoup poussent devant sa maison et dans tous les jardins du coin, comme le «Hmitré» (à prononcer «mitché»), une plante symbole de vie aux multiples usages. Lorsqu'en octobre, Wacoco, sexagénaire, et son mari Richard, septuagé-

naire, ont contracté le Covid-19, le couple s'est tourné naturellement vers des traitements traditionnels. En particulier, un remède contre le virus dont le secret de fabrication est apparu en rêve à un homme du nord de l'île.

Wacoco et son mari n'ont pas pour autant négligé la médecine conventionnelle : tous deux se sont fait vacciner. Pour eux, le recours aux deux systèmes – kanak et occidental – ne pose aucun problème. Ils amènent d'ailleurs régulièrement des médicaments traditionnels à des proches hospitalisés, mais Wacoco nous dit le faire en cachette – «comme tout le monde» précise-t-elle – pour ne pas être repérée par le personnel soignant. «Dans la pensée kanak,

ce qui arrive de l'extérieur a tendance à être valorisé, explique Jone Passa. Il n'y donc pas de contradiction chez nous, les gens cherchent à mettre toutes les chances de leur côté. Ce sont d'abord les docteurs qui bloquent les échanges. On est face à une médecine française fermée qui ne veut pas descendre de son piédestal, qui n'admet pas l'existence d'un autre système de soin qui pourrait être complémentaire au sien.»

Une petite révolution

Marcelin Trohmae nous a donné rendez-vous dans l'immense hall d'accueil, tout de métal et de verre, du plus grand hôpital du pays, le Médipôle de Koutio, dans la banlieue de la capitale Nouméa. «Ce mastodonte a été pensé comme le symbole du rayonnement de la médecine française dans le Pacifique, nous dit-il, mais pour les Kanak, cela reste une terre étrangère, hostile même.»

Marcelin Trohmae est ethnopsychologue ici depuis une quinzaine d'années. Début septembre 2021, alors que le variant Delta déferle sur le territoire, il prend l'initiative, avec le soutien de quelques membres du personnel, de proposer un médicament kanak aux malades du Covid-19. Mais cette

fois, plus de bouteilles cachées sous le manteau, la démarche se fait au grand jour et va être approuvée officiellement par la hiérarchie de l'établissement. «Un acte courageux», selon M. Trohmae, qui reconnaît les réticences d'une part du personnel soignant : «Certains collègues ne comprennent pas, ils nous voyaient passer dans les services avec des sacs-cabas remplis de bouteilles en plastique. On a pris le temps de leur expliquer.» Les craintes sont partiellement levées par une étude toxicologique qui écarte tout danger.

«Parcours de la décolonisation»

«En deux mois, on est passé de 50 bouteilles à 4500 litres par jour, relate Marcelin Trohmae. On a fourni gratuitement une centaine de patients à l'hôpital et au moins 300 en dehors. Une grande majorité de Kanak, des Océaniens et même une poignée d'Européens, mais ayant des liens avec le monde kanak.» Un succès amplifié par le fait que le traitement donne visiblement de bons résultats, même s'il faudra encore attendre le verdict d'études scientifiques plus poussées pour mesurer ses bénéfices. Mais l'expérience – «improvisée dans l'urgence de la crise» – restera une petite révolution : «Il n'y avait jamais eu dans l'histoire médicale de ce pays quelque chose qui ressemble à une reconnaissance des thérapeutiques, se réjouit M. Trohmae. Si le Covid a permis de prendre conscience que nous Kanak avons des choses à apporter, tant mieux! On a ouvert une brèche, mais il ne faut pas s'arrêter là.»

Comme à Maré, la recette du traitement utilisé au Médipôle provient d'un songe. Un mode d'apprentissage courant dans le monde kanak, à rebours du rationalisme occidental. «On soigne aussi les gens avec leur culture, souligne Marcelin Trohmae. Même si cela sort de leurs schémas, les Européens doivent accepter que les choses leur échappent pour qu'une part nous revienne à nous, Océaniens. Au fond, il s'agit de partager le pouvoir.» Jone Passa ne dit changer les mentalités, les habitudes. Et réancre ce pays dans le monde kanak et océanien. «I

¹ Outre les Kanak, le territoire abrite de nombreuses autres populations d'Océanie, originaires de Wallis-et-Futuna, du Vanuatu ou encore de Polynésie française.

SYNCRÉTISME SANITAIRE EN CONSTRUCTION

«C'est important de reconnaître la médecine traditionnelle, tout simplement parce qu'elle a des vertus.» Valérie Albert-Dunais, gériatre au CHS Albert Bousquet (Nouméa), est l'une des rares docteurs kanak. Pour elle, la médecine conventionnelle peut très bien se concilier avec cette approche kanak du soin «qui privilégie la prévention et une approche holistique de la personne, une prise en compte de la globalité de l'individu». Elle admet cependant que le chemin est encore long : «Avec d'autres médecins kanak, nous partageons les mêmes constats :

nous avons été assez formatés dans nos façons de faire par nos études. La médecine traditionnelle fait partie de notre histoire personnelle, mais c'est difficile de l'intégrer à notre travail. Il nous faut créer des ponts entre nous et les tradipraticiens, réfléchir à notre façon de prendre en charge les patients. Nous n'en sommes qu'aux balbutiements.» Mais elle l'assure : «Cette 'océanisation des soins', si elle doit se faire en partenariat avec nos collègues européens, ne pourra venir que de nous, médecins et soignants kanak et océaniens.» BGN